

Puis je cherchai à concevoir par quel égarement de fausse raison cette jeune fille avait choisi cet homme entre tous. Je crus le deviner. M. de Bévallan est fort riche : il doit apporter ici une fortune à peu près égale à celle qu'il y trouve, cela paraît être une sorte de garantie ; il pourrait se passer de ce surcroît de richesse : on le présume plus désintéressé parce qu'il est moins besoigneux. Triste argument ! méprise énorme que de mesurer sur le degré de la fortune le degré de vénalité des caractères ! les trois quarts du temps, l'avidité s'enfle avec l'opulence, — et les plus mendians ne sont pas les plus pauvres !

N'y avait-il cependant aucune apparence que Mlle Marguerite pût d'elle-même ouvrir les yeux sur l'indignité de son choix, et trouver dans quelque inspiration secrète de son propre cœur le conseil qu'il m'était défendu de lui suggérer ? Ne pouvait-il s'élever tout à coup dans ce cœur un sentiment nouveau, inattendu, qui vint souffler sur les vaines résolutions de la raison et les mettre à néant ? Ce sentiment même n'était-il pas né déjà, et n'en avais-je pas recueilli des témoignages irrécusables ? Tant de caprices bizarres, d'hésitations, de combats et de larmes dont j'avais été depuis quelque temps l'objet ou le témoin, dénonçaient sans doute une raison chancelante et peu maîtresse d'elle-même. Je n'étais pas enfin assez neuf dans la vie pour ignorer qu'une scène comme celle dont le hasard m'avait rendu dans cette soirée même le confident et presque le complice, — si peu préméditée qu'elle puisse être, — n'éclate point dans une atmosphère d'indifférence. De telles émotions, de tels ébranlements supposent deux âmes déjà troublées par un orage commun, ou qui vont l'être.

Mais s'il était vrai, si elle m'aimait, comme il était trop certain que je l'aimais, je pouvais dire de cet amour ce qu'elle disait de sa beauté : "A quoi bon !" car je ne pouvais espérer qu'il eût jamais assez de force pour triompher de la défiance éternelle qui est le travers et la vertu de cette noble fille, défiance dont mon caractère, j'ose le dire, repousse l'outrage, mais que ma situation, plus que celle de tout autre, est faite pour inspirer. Entre ces terribles ombrages et la réserve plus grande qu'ils me commandent, quel miracle pourrait combler l'abîme ?

Et enfin, ce miracle même intervenant, daignât-elle m'offrir cette main pour laquelle je donnerais ma vie, mais que je ne demandais jamais, notre union serait-elle heureuse ? Ne devrais-je pas craindre tôt ou tard dans cette imagination inquiète quelque sourd réveil d'une défiance mal étouffée ? Pourrais-je me défendre moi-même de toute arrière-pensée pénible au sein d'une richesse empruntée ? Pourrais-je jouir sans malaise d'un amour entaché d'un bienfait ? Notre rôle de protection vis-à-vis des femmes nous est si formellement imposé par tous les sentiments d'honneur, qu'il ne peut être interverti un seul instant, même en toute probité, sans qu'il se répande sur nous je ne sais quelle ombre douteuse et suspecte. A la vérité, la richesse n'est pas un tel avantage qu'il ne puisse trouver en ce monde aucune espèce de compensation, et je suppose qu'un homme qui apporte à sa femme, en échange de quelques sacs d'or, un nom qu'il a illustré, un mérite éminent, une grande situation, un avenir, ne doit pas être écrasé de gratitude ; mais, moi, j'ai les mains vides, je n'ai pas plus d'avenir que de présent ; de tous les avantages que le monde apprécie, je n'en ai qu'un seul : mon titre, et je serais très-résolu à ne le point porter, afin qu'on ne pût

dire qu'il est le prix du marché. Bref, je recevrais tout et ne donnerais rien : un roi peut épouser une bergère, cela est généreux et charmant, et on l'en félicite à bon droit ; mais un berger qui se laisserait épouser par une reine, cela n'aurait pas tout à fait aussi bonne figure.

J'ai passé la nuit à rouler toutes ces choses dans mon pauvre cerveau, et à chercher une conclusion que je cherche encore. Peut-être devrais-je sans retard quitter cette maison et ce pays. La sagesse le voudrait. Tout ceci ne peut bien finir. Que de mortels chagrins on s'épargnerait souvent par une seule minute de courage et de décision ? Je devrais du moins être accablé de tristesse, jamais je n'en eus si belle occasion. Eh bien ! je ne puis !... Au fond de mon esprit bouleversé et torturé, il y a une pensée qui domine tout et qui me remplit d'une allégresse surhumaine. Mon âme est légère comme un oiseau du ciel. Je revois sans cesse, je verrai toujours ce petit cimetière, cette mer lointaine, cet immense horizon, et sur ce radieux sommet cet ange de beauté baigné de pleurs divins ! Je sens encore sa main sous ma lèvre ; je sens ses larmes dans mes yeux, dans mon cœur ! Je l'aime ! Eh bien ! demain, s'il le faut, je prendrai une résolution. Jusque-là, pour Dieu ! qu'on me laisse en repos. Depuis longtemps, je n'abuse pas du bonheur... Cet amour, j'en mourrai peut-être : je veux vivre en paix tout un jour !

26 août.

Ce jour, ce jour unique que j'implorais, ne m'a pas été donné. Ma courte faiblesse n'a pas attendu longtemps l'expiation, qui sera longue. Comment l'avais-je oublié ? Dans l'ordre moral, comme dans l'autre, il y a des lois que nous ne transgressons jamais impunément, et dont les effets certains forment en ce monde l'intervention permanente de ce qu'on nomme la Providence. Un homme faible et grand, écrivant d'une main presque folle l'évangile d'un sage, disait de ces passions mêmes qui firent sa misère, son opprobre et son génie : "Toutes sont bonnes, quand on en reste le maître ; toutes sont mauvaises, quand on s'en laisse assujettir. Ce qui nous est défendu par la nature, c'est d'étendre nos attachements plus loin que nos forces ; ce qui nous est défendu par la raison, c'est de vouloir ce que nous ne pouvons obtenir ; ce qui nous est défendu par la conscience n'est pas d'être tentés, mais de nous laisser vaincre aux tentations. Il ne dépend pas de nous d'avoir ou de n'avoir pas de passions ; il dépend de nous de régner sur elles. Tous les sentiments que nous dominons sont légitimes ; tous ceux qui nous dominent sont criminels... N'attache ton cœur qu'à la beauté qui ne périt point ; que ta condition borne tes désirs ; que tes devoirs aillent avant tes passions ; étends la loi de la nécessité aux choses morales ; apprends à perdre ce qui peut t'être enlevé, apprends à tout quitter quand la vertu l'ordonne !" Oui, telle est la loi : je la connaissais ; je l'ai violée : je suis puni. Rien de plus juste.

J'avais à peine posé le pied sur le nuage de ce fol amour, que j'en étais précipité violemment, et j'ai à peine recouvré, après cinq jours, le courage nécessaire pour retracer les circonstances presque ridicules de ma chute. — Mme Laroque et sa fille étaient parties dès le matin pour aller faire une visite nouvelle à Mme de Saint-Cast et ramener ensuite Mme Aubry. Je trouvai Mlle Héloüin seule au château. Je lui apportais un trimestre de sa pension : car, bien que mes fonctions me laissent en général tout à fait étranger à la tenue et à la